

Giovanni Maio

En quête de sens

La spiritualité en médecine: entre la quête de sens et le matérialisme curatif

L'irruption de la maladie précipite l'être humain dans la crise. Tant qu'il vit en bonne santé, tout se passe naturellement, et brusquement, son train de vie est rompu, toutes les perspectives existantes sont radicalement remises en question. D'entrée, la maladie ne vient pas pour s'ajouter à l'être mais pour le modifier tout entier; l'homme est mis à nu devant ses expériences fondamentales et il se trouve face au questionnement ultime, qui comprend entre autres les questions de sens: du sens de la souffrance, du sens de la vie, du sens de la mort.

Dans la crise que provoque la maladie, la médecine moderne a tenté de venir en aide à ces personnes en se focalisant presque exclusivement sur le rétablissement de la fonctionnalité des organes ou sur la conformité de résultats objectivables. Ce choix remonte au 19^e siècle, et il s'explique notamment par la transformation de la médecine en une science appliquée. Cependant, l'application de solutions purement techniques aux crises vitales de l'homme a entraîné exactement ce que Heidegger avait fustigé comme l'obstruction technologique de l'époque techno-scientifique. Le regard de la médecine, obstrué par une technique toujours à son service, s'est détourné du problème en somme bien plus fondamental que l'irruption de la maladie soulève: la question de l'existence elle-même.

Le médecin réagit à ces questions et à ces quêtes non pas par des réponses, mais par des prescriptions, des schémas, par une médecine factuelle – et pour finir, le patient reste seul face à sa détresse. Pourquoi la médecine laisse-t-elle les tombés-malades tous seuls? Parce qu'une médecine comprise comme une discipline scientifique ne se déclare pas compétente pour les ultimes questions. Dans cette médecine-là, il est impossible de surmonter la crise, et les problèmes les plus intimes de l'être n'ont pas de solution. Ces lacunes, précisément, font que l'homme contemporain se ressent livré à lui-même, privé de ses droits et seul au sein de la médecine moderne. Si la médecine veut sortir du mutisme et de l'impuissance face à la crise de la personne malade, elle doit absolument affronter la question du sens.

Durant de nombreux siècles, la médecine avait cultivé cette approche; les questions spirituelles faisaient partie du devoir médical. L'époque contemporaine a vu naître les méthodes scientifiques, qui ont exigé peu à peu que le rapport avec la maladie se soumette exclusivement à leur capacité de définition et d'action. Par son approche exclusive du traitement des maladies, la méthode scientifique a non seulement écarté la question du sens, mais bien plus encore, elle l'a déclarée comme étant hors de propos. Dès que l'explication scientifique prend un aspect absolu et qu'elle revêt le rôle de seule explication valable et significative, le problème fait surface: on a cru en effet que l'explication scientifique de la maladie comprenait en elle-même celle du sens de la maladie. Ainsi la méthode scientifique inhérente à la médecine moderne est-elle responsable de son échec dans la quête du sens. Rien n'est donc plus pressant, en médecine, que de faire éclater l'approche scientifique. C'est ici, précisément, que la spiritualité est capable d'intervenir.

La nécessité de traiter de la question du sens dans la pratique médicale: tel est le concept de base sur lequel va s'appuyer le sujet de

la spiritualité au sein de la médecine. On pourrait comprendre la spiritualité – tout en gardant à l'esprit les utilisations fort hétérogènes de ce concept – comme un besoin fondamental de l'homme de s'orienter vers le transcendant, vers des questions d'ordre supérieur. La spiritualité serait alors l'effort de l'homme de se surpasser, elle serait la réflexion de l'homme sur lui-même, sur le soi qui se questionne sur ce qui donne un sens et qui peut (mais ne doit pas nécessairement) faire appel à la pensée religieuse. Bien souvent la maladie exige justement du patient de réfléchir sur soi-même, et il arrive parfois que l'on vienne bien davantage à son aide en parlant de sa spiritualité ou en abordant la question du sens, qu'en rétablissant ses capacités fonctionnelles. Et pourtant le lien entre médecine et spiritualité, tel qu'il est abordé et propagé actuellement, est insuffisant et il touche à ses limites.

Elan actuel de la médecine vers la spiritualité: insuffisances

Le problème de l'approche de la spiritualité dans la médecine moderne réside principalement dans l'attitude fondamentale contemporaine face à l'usage de la spiritualité. Dans l'élan de la pensée utilitariste largement répandue en médecine, toute valeur se mesure à l'aune de son impact. Dans un tel système de pensée, qui s'en tient uniquement aux principes de la faisabilité, de la capacité opérationnelle et de l'aptitude à la valorisation économique, la spiritualité n'est plus considérée que sous l'angle de son efficacité et de son utilité. Elle est donc étroitement canalisée vers sa plus-value instrumentale, ce qui s'avère problématique. La spiritualité devient le simple instrument d'un calcul purement utilitaire au sein de l'hôpital considéré comme une entreprise fournisseuse de prestations et orientée vers l'efficacité. Si les seuls effets qui comptent sont ceux qu'elle exerce sur le bien-être de la personne, on n'accordera de l'importance à la spiritualité que lorsqu'elle suscite des effets déterminés et irréfutables sur l'individu. Cette perspective fonctionnaliste va à l'encontre du vrai sens de la spiritualité. La spiritualité vise la réactualisation des dernières questions (transcendance), la spiritualité peut viser la communauté avec une «puissance supérieure», elle peut viser un sentiment d'appartenance à la communauté du monde, pour citer Adler, mais elle ne peut précisément pas cibler la guérison.

La guérison peut survenir de façon secondaire et contingente. Mais la spiritualité ne vise pas la guérison, tout au plus elle vise le salut que l'on peut aussi obtenir également en l'absence de guérison. Si on la détache complètement de son contenu et qu'on prend en considération uniquement sa fonction curative, la spiritualité est réduite, voire totalement aliénée. Cette aliénation se fait particulièrement sentir si le sens de la spiritualité est remis en question au moment où elle n'exerce pas d'effet évident sur la santé. On a vu

La valeur et le point central de la médecine ne se situent justement pas dans le savoir-guérir, mais avant toutes choses dans le fait que quelqu'un se préoccupe d'un autre être humain en détresse.

des études conclure que la prière était «inutile», à partir de la démonstration, tout à fait étayée, que la prière ne favorisait pas le processus de guérison du patient. C'est alors une spiritualité sans valeur propre, sans contenu, qui pour finir n'est plus une spiritualité du tout.

S'ouvrir au caractère limité du faisable à travers la spiritualité

Au cœur de l'art de guérir, il ne faut pas chercher la production de santé ou de guérison. Si ce savoir-faire était l'essence de la médecine, l'art médical n'aurait plus aucun sens lorsqu'il lui est impossible d'apporter la guérison. Nous pressentons cependant que la médecine possède également une valeur intrinsèque dans les cas où elle n'arrive pas à apporter la guérison. La valeur et le point central de la médecine ne se situent justement pas dans le savoir-guérir, mais avant toutes choses dans le fait que quelqu'un se préoccupe d'un autre être humain en détresse.

Se préoccuper de l'autre, c'est là ce qui fait la médecine. Si la guérison intervient suite à cette préoccupation pour l'autre, ou plutôt au sein de cette préoccupation, c'est réjouissant. Mais en fin de compte, cette guérison est soustraite à l'être humain. La guérison n'est pas à sa disposition, c'est quelque chose qui arrive et dans un certain sens elle découle du destin. Le processus de guérison n'est pas produit ni provoqué par la volonté seule. Il se met en place, soutenu par l'action humaine, mais ses sources sont plus profondes.

C'est précisément ce point qui sera précieux pour la médecine. A partir de là, la médecine ne peut plus rien être d'autre qu'une ouverture de l'esprit vers les limites du pouvoir-faire, du pouvoir-savoir. Pour autant qu'elle soit réellement spirituelle, et pas seulement empreinte de matérialisme curatif, la démarche spirituelle ouvre la possibilité, pour la personne qui tombe malade, de reconnaître les marques de ces limites: celle du faisable, celle du connaissable, celle du disponible. La spiritualité ne représenterait pas ici une condition préalable à la guérison, mais au contraire une conséquence de la crise; elle serait le résultat d'un processus de maturation dont la force curative finirait, en fin de compte, par se manifester. L'effet salutaire de la spiritualité ne proviendrait justement pas d'une efficacité se répercutant sur une modification des fonctions, mais d'une force émanant uniquement d'une attitude fondamentale d'acceptation.

Dans le contexte spirituel, celui qui ne voit que l'efficacité devient en fait la victime d'une croyance dans la toute-puissance de l'action. Il est victime d'une attitude fondamentale faisant de la maladie un objet que l'on peut piloter, traiter ou supprimer, pour autant que l'on fasse appel aux moyens appropriés, parmi lesquels figurerait la spiritualité. Si l'on prend la spiritualité au sérieux, il faut d'abord se détacher de l'idéologie du tout-est-possible, avant de pouvoir s'ouvrir aux couches profondes de la spiritualité. C'est pourquoi l'on pourrait définir la spiritualité comme étant une attitude de l'homme face au monde, plutôt que de parler d'une relation précise entre l'homme et le monde.

L'approche transcendante de la spiritualité peut engendrer chez l'homme un sentiment fondamental de reconnaissance envers la vie, qui à son tour l'induit à considérer la vie comme un cadeau, un don reçu, en soi générateur de sens. L'approche transcendante de la spiritualité possède justement la capacité de faire sauter l'étroit canal de l'optique matérialiste-charnelle et de rendre la personne moins dépendante des réussites curatives de la médecine somatique. L'attention portée ainsi à la vie minimise en même temps les exigences envers la médecine et envers sa propre vie, tant que cette spiritualité réussit à assouvir l'aspiration de l'homme à l'unité.

En conclusion

Du point de vue scientifique, le médecin ne peut pas toujours guérir; mais son devoir de médecin-aidant ne s'arrête pas là. S'il veut vraiment aider, il devra se pencher sur le malade en tant qu'être humain, et inéluctablement celui-ci en viendra à poser la question du sens. Dans chaque action médicale, le médecin n'essayera pas seulement de corriger des pathologies; pour remplir son devoir de guérison, il finira par vouloir, par son attention, initier l'autre à l'écoute et lui ouvrir l'esprit au sens. L'aide à l'acceptation de la maladie et l'aide à l'acceptation de soi-même demeurent les contributions les plus fortement sous-estimées que la médecine puisse apporter au patient, pour autant que la conscience de ce devoir soit présente au sein de la médecine comme art de guérir. C'est pourquoi, dans la mesure où cette démarche se détache radicalement de la pensée économique et utilitariste, l'approche de la spiritualité représente une chance pour la médecine.

Correspondance:

Prof. Giovanni Maio
Albert-Ludwigs-Universität Freiburg
Chair de bioéthique
Institut für Ethik und Geschichte der Medizin
Stefan-Meier-Strasse 26
D-79104 Freiburg
maio@ethik.uni-freiburg.de

En parallèle à l'idée de faire paraître dans PrimaryCare une série sur le thème de la spiritualité, le dernier séminaire, organisé par Andreas Bückert, a eu lieu sur le même thème dans le cadre des «journées de Rheinfelden». Malheureusement, Andreas Bückert n'a plus eu l'occasion d'y prendre part; la progression de sa maladie fut trop rapide, et il y a succombé début janvier. En son souvenir et en reconnaissance de ses mérites nous dédions ce résumé de la conférence de Giovanni Maio, professeur de bioéthique à l'université de Fribourg en Brisgau, à Andreas Bückert.

Dr Pierre Loeb, président de l'ASMPP